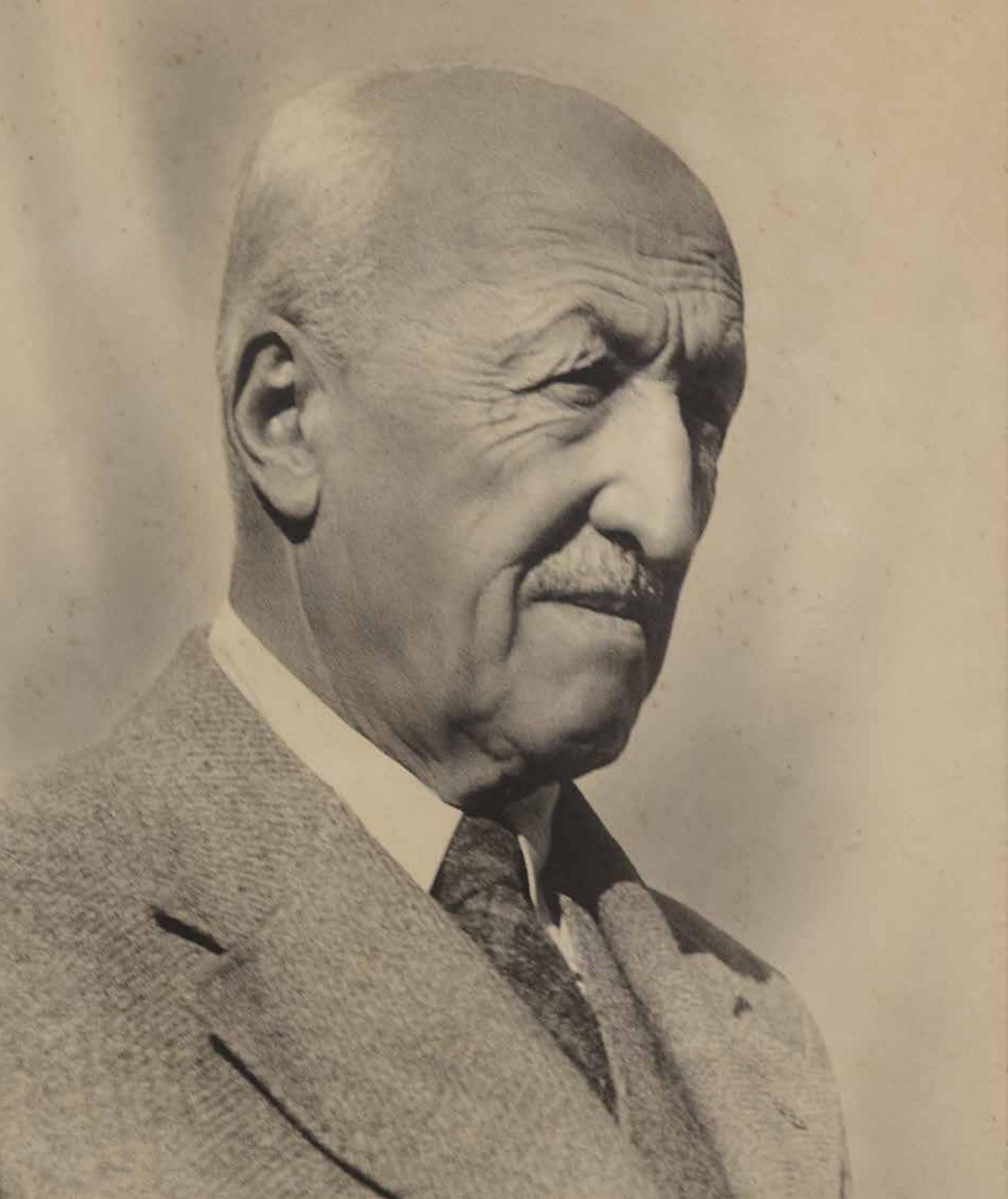


ALFRED BAUR
PIONNIER ET
COLLECTIONNEUR

春
秋
硯
箱

松
月





A L F R E D B A U R
P I O N N I E R E T
C O L L E C T I O N N E U R

Textes de Monique Crick,
Helen Loveday
et Estelle Niklès van Osselt
Photographies de Hughes Dubois

FONDATION **BAUR**
MUSÉE DES ARTS
D'EXTRÊME-ORIENT



S O M M A I R E

7	PRÉFACE Olivier Dunant
9	LE PIONNIER Monique Crick
25	LE COLLECTIONNEUR Monique Crick
43	LE BÂTISSEUR Monique Crick
57	CAHIER PHOTOGRAPHIQUE Hughes Dubois
403	LES COLLECTIONS CHINOISES ET JAPONAISES D'ALFRED BAUR [405] LA CHINE Estelle Niklès van Osselt [423] LE JAPON Helen Loveday
439	LISTE DES ŒUVRES
455	BIOGRAPHIE DES AUTEURS

P R É F A C E

OLIVIER DUNANT
PRÉSIDENT

Quel plus bel hommage pouvait-on rendre à Alfred Baur que de célébrer le 150^e anniversaire de sa naissance par l'édition d'un superbe ouvrage qui illustre de manière vivante et imagée le remarquable parcours de cet homme dont l'œuvre et la vision perdurent à travers le temps ? Animé par des principes de rigueur, une forte détermination et une grande intelligence et clairvoyance au service de causes et de passions qui lui étaient chères, Alfred Baur a su réaliser ses ambitions tout en les inscrivant dans la durée.

Les valeurs à la base de son engagement constituent aujourd'hui encore l'âme des deux fondations suisses qu'il a créées, la Fondation Alfred et Eugénie Baur et la Fondation Alfred et Eugénie Baur-Duret (Collections), et le cœur des activités de A. Baur & Co. (Pvt.) Ltd. au Sri Lanka, que ce soit dans l'usine d'engrais de Kelaniya ou au cœur de Colombo, dans les locaux du siège social de l'entreprise, où l'on peut lire, sur des panneaux accrochés aux murs :

NOTRE MISSION

La mission de Baur consiste à collaborer étroitement avec l'ensemble des parties prenantes afin de trouver des solutions créatives permettant d'accompagner la transformation du Sri Lanka vers une économie moderne.

NOS VALEURS

- Nos valeurs reposent sur notre héritage d'intégrité individuelle et d'entreprise.
- L'entreprise est attachée à son sens des responsabilités envers la société.

La constante et ferme application de ces principes a permis à l'entreprise A. Baur & Co. (Pvt.) Ltd. de se maintenir et de se développer au fil des décennies et à l'héritage laissé par Alfred Baur d'être toujours aussi florissant au Sri Lanka, où l'entreprise emploie plus de 700 personnes. Et à Genève, de permettre au public d'admirer la collection unique des œuvres d'art chinoises et japonaises exposées dans l'hôtel particulier de la Fondation Baur – Musée des arts d'Extrême-Orient. Conformément à la tradition d'entraide et de partage initiée par Alfred Baur, d'importants dons et subsides sont également distribués chaque année à des fins caritatives, philanthropiques et culturelles.

Le lecteur sera saisi dès les premières lignes par le récit des aventures de ce jeune homme qui, à dix-neuf ans, en 1884, embarque à Marseille sur un paquebot à destination de Colombo. Ce choix audacieux de Ceylan la Belle est le début d'une

très belle histoire qui, commencée au Sri Lanka, se poursuivra à Genève, avec la rencontre providentielle, lors d'un séjour thermal dans les Alpes valaisannes, avec Eugénie Duret, Genevoise de naissance et de cœur, qu'il épousera en 1894 et grâce à qui notre ville devint le port d'attache du couple et l'heureuse bénéficiaire de cet héritage.

Entre avant-gardisme et immuabilité, l'histoire d'Alfred Baur reflète l'épopée victorieuse d'une génération de pionniers suisses partis aux quatre coins du monde en quête d'aventure et de succès. L'initiative de ces hommes a donné naissance à des organisations exemplaires et durables, dont les activités contribuent aussi bien au dynamisme économique et social de leur lieu d'implantation qu'au rayonnement de la Suisse à l'étranger.

La conservation et le développement de son patrimoine – commercial, culturel et moral – ont été rendus possibles grâce à l'état d'esprit d'entrepreneur responsable qu'Alfred Baur a insufflé à ses collaborateurs tout au long de son parcours, sachant s'entourer d'hommes de confiance qui pourraient ensuite faire de même auprès de leurs successeurs, garantissant ainsi la pérennité des valeurs qui ont été à la source du succès de l'homme d'affaires, du collectionneur et du bien-faiteur qu'il a été.



LE PIONNIER

MONIQUE CRICK

« Si nous exerçons le soin et la clairvoyance nécessaires dans toutes les directions, nous devrions être en mesure de regarder vers l'avenir avec confiance... »

Alfred Baur

LA FORMATION

La vie d'Alfred Baur s'inscrit dans l'histoire de son temps. L'homme appartient à cette génération nomade de Suisses qui s'expatrient pour quérir la fortune, ou l'aventure, dans des espaces nouveaux : Afrique, Canada, États-Unis, Amérique du Sud, Australie ou Asie. Au fil des siècles, des milliers de Suisses ont dû quitter leur pays pour aller chercher travail et subsistance de par le monde. Des jeunes gens qui devaient abandonner les campagnes se sont engagés comme mercenaires. Mais après son interdiction en 1848, ce type d'émigration n'est plus le fruit d'une nécessité, il devient un phénomène autonome, car la nouvelle industrialisation des villes peut maintenant aider à absorber l'excès des populations rurales. Cependant, les différentes disettes, l'ouverture des marchés avec l'arrivée en masse des céréales de l'étranger, l'artisanat faible, la mécanisation du domaine textile et le paupérisme qui s'ensuit, poussent près de 500 000 Suisses à quitter par nécessité leur terre natale au XIX^e siècle¹. Partir vers de nouveaux horizons semble alors la solution pour redonner du souffle à la vie. Ces migrations atteignent leur apogée durant la seconde moitié du siècle, grâce en partie au développement des navigations transcontinentales². « Le bonheur est une plante d'Amérique³ », écrivait déjà Charles Monnard en 1830.

C'est dans cette Suisse en mutation que naît le 7 juin 1865 à Andelfingen (canton de Zurich), Alfred Baur, fils de Johannes Baur et d'Elisabetha Keller (ill. 2 et 3). Chef-lieu du district homonyme – autrefois siège de bailliage, marché et tête de pont sur la rive méridionale de la Thur –, Andelfingen était, à l'époque, un village d'un peu plus de 730 feux, groupé autour de son église. On y comptait davantage de paysans que d'artisans, parmi lesquels des forgerons, des tanneurs et des teinturiers. La contrée, gagnée à la culture des céréales, ne connaissait pratiquement pas d'industrialisation, à l'exception des ateliers de broderie, de fabrication d'horloges publiques et d'imprimerie avec l'*Andelfinger Zeitung*⁴. L'arrivée du premier chemin de fer en 1857, avec l'ouverture de la ligne Winterthur-Schaffhouse (*Rheinfallbahn*), ne changea pas l'organisation de la commune, où l'artisanat et la petite industrie continuent à dominer jusqu'en 1930. La bourgade, attachée à ses valeurs paysannes, vivait au rythme des travaux agricoles, mais aussi des foires qui s'y tenaient régulièrement : une foire annuelle apparue dès le début du XVII^e siècle, à laquelle se sont ajoutés un marché aux bestiaux mensuel en 1867 et une foire de printemps en 1877. La localité avait conservé des vestiges de son passé, parmi lesquels le château édifié en 1740 au milieu d'un beau parc, autrefois siège du gouverneur de la province.



<
ILL. 1
Alfred Baur jeune homme,
Colombo



ILL. 2
Johannes Baur,
père d'Alfred Baur

ILL. 3
Elisabetha Baur, née Keller,
mère d'Alfred Baur



ILL. 4
Maison natale d'Alfred Baur,
Andelfingen



ILL. 5
L'école publique
d'Andelfingen

LE VOYAGE ET LES PREMIÈRES ANNÉES À CEYLAN

À l'âge de dix-neuf ans, Alfred Baur s'embarque à Marseille sur un navire de la compagnie des Messageries maritimes en partance pour l'Extrême-Orient. Les bateaux partaient à l'origine du Vieux-Port, mais très rapidement son engorgement entraîna le percement du nouveau port de la Joliette, opérationnel dès juin 1854. La traverse ouest, au fond, était dévolue aux navires des Messageries et le chargement se faisait à partir des « mahonnes », sortes de barges qui servaient de quais flottants⁷. La compagnie avait décroché en 1860 la concession de la ligne d'Indochine jusqu'à Shanghai, inaugurée en octobre 1862, avec un transbordement entre Alexandrie et Suez. En 1869, avec l'ouverture du canal de Suez, les bateaux réalisent un trajet direct ponctué d'escales à Port-Saïd, Suez, Aden ou Djibouti, Colombo, puis Singapour, Hong Kong, Shanghai, Kôbe et enfin Yokohama au Japon. Un long périple qu'Alfred Baur accomplira pour le plaisir quatre décennies plus tard. Ces paquebots, qui sillonnaient toutes les mers du globe, étaient facilement reconnaissables à leur silhouette basse et longue sur l'eau, leurs mâts, la simple cheminée centrale pour les plus courts (une centaine de mètres) et la double pour les plus longs (de 130 à 150 mètres).

Des récits de globe-trotteurs nous permettent d'imaginer le premier voyage que ce jeune Suisse aventureux effectua avec un homme célèbre surnommé « le Grand Français » : Ferdinand Marie, vicomte de Lesseps, constructeur du canal de Suez, alors âgé de soixante-dix-neuf ans. Le jeune homme, impressionné, lui trouva des manières agréables et dira plus tard que de « voyager avec lui avait été une grande source d'inspiration ». Mais quels furent ses sentiments lorsque les dernières amarres qui retenaient le bateau sur les bords du quai furent détachées, que le navire s'ébranla, remorqué par deux petits vapeurs jusqu'à la sortie du port, et quand la ville de Marseille disparut à ses yeux ? Un émoi certes face au grand voyage, en se rappelant ceux qu'il avait quittés, mais sans doute aussi une certitude dans l'avenir. Le lendemain du départ, au passage difficile des îles Sanguinaires à l'entrée du golfe d'Ajaccio, puis en passant le détroit de Bonifacio, les passagers pouvaient admirer les côtes découpées de la Corse et de la Sardaigne. Le surlendemain, apparaissaient les îles Lipari, l'immense masse de pierre du Stromboli, la Sicile et les côtes de Calabre, les villes de Messine et de Reggio, les petits villages en bord de mer. Puis les côtes européennes s'estompent, et après deux jours de ciel et d'eau, vient l'escale à Port-Saïd, pour le ravitaillement en charbon : une petite ville avec quelques bâtiments et une population cosmopolite et multicolore, aux costumes des plus variés. Une multitude de petites barques se pressent, en se disputant les passagers pour les conduire à terre. Les vendeurs de tout et de rien s'approchent pour offrir leurs bagatelles, cartes postales, bracelets, bonbons, figues... Puis c'est le moment de lever l'ancre et le bateau s'enfile lentement dans le canal de Suez, entouré par le désert de part et d'autre (ill. 6). Fait exceptionnel à l'arrivée à Ismaïlia, les navires à quai tirèrent des salves en l'honneur du constructeur du canal qui venait en visite. L'escale à Suez annonçait l'entrée dans la mer Rouge, redoutée par les Européens qui en craignaient la forte chaleur diurne et l'humidité. À peine si le vaisseau trouble les eaux bleues, bordées de terres bibliques. Tout le monde cherche sur le pont un endroit bien exposé au vent pour s'y installer. Le Sinaï, le Serbal et l'Horeb se dressent au loin et s'effacent. Puis le

Par le métier de forgeron-serrurier du père, issu d'une famille d'agriculteurs, le foyer Baur, avec ses quatre enfants – deux garçons et deux filles –, semblait posséder une certaine aisance et habitait une de ces belles maisons du village, ornée de colombages (ill. 4). Le jeune Alfred passe ainsi son enfance et sa jeunesse dans un environnement rural de collines dominées au loin par les Alpes, et reçoit une éducation classique dans la tradition de la Suisse alémanique. À l'école publique de la commune, il suit le degré primaire pendant six ans, puis le secondaire durant trois ans (ill. 5). À la fin de ce cycle, le jeune homme part faire une formation professionnelle d'un an à l'École des arts industriels (Industrie-Schule) à Winterthur, une des villes suisses les plus importantes pour le commerce et l'industrie. Considérée aussi comme l'une des plus belles cités du pays, rappelant les villes hollandaises et anglaises par sa propreté et son élégance, elle connaissait à l'époque un essor spectaculaire⁵.

Au sortir de ses études commerciales, Alfred Baur, ne manifestant pas d'intérêt pour l'affaire paternelle, entre chez Volkart frères pour un apprentissage de deux ans. Cette société commerciale, basée à Winterthur et Bombay, avait été fondée en 1851 par Salomon Volkart et son frère, Johann Georg. Elle s'était spécialisée dans les échanges de denrées coloniales de l'Inde, puis de Ceylan : coton, huile de coprah et de citronnelle, café, cacao, épices, perles, coir ou fibre de coco, thé et caoutchouc. Ses importations dans le sous-continent consistaient en savon, papier, montres, textiles, machines et autres biens industriels. Ses activités étant couronnées de succès, la société ouvrit des succursales à Colombo (1^{er} octobre 1857), Cochin (1859) et Karachi (1861), puis créa une filiale subsidiaire à Londres en 1868, ainsi que d'autres en Inde. Elle était devenue l'une des plus grandes maisons de commerce en Asie du Sud. Se révélant être un excellent élément, Alfred Baur est envoyé en Angleterre dans la cité industrielle de Manchester, pour une formation commerciale supplémentaire. L'industrie, de plus en plus spécialisée, avait en effet besoin de professions à compétences techniques dans les fonctions de gestion et de vente. Le jeune homme bénéficie de cette complexité croissante de l'économie en cette fin du XIX^e siècle, et du développement de types d'emplois nouveaux. Le statut d'employé (*angestellte*), avec un salaire mensualisé, était lui-même récent⁶. Son affectation en 1884 par Volkart frères à son comptoir de Colombo, capitale de Ceylan, lui offre une opportunité professionnelle unique, inaccessible en Suisse. Il fera donc partie de ces nombreux migrants partis à l'outre-mer durant les deux dernières décennies du siècle, et sa carrière s'inscrira naturellement dans le temps des pionniers.



détroit de Bab-el-Mandeb (la Porte des lamentations), entre le Yémen et Djibouti, mène au golfe d'Aden et à l'immensité de l'océan Indien jusqu'à l'île de Ceylan : une houle d'arbres à l'éternelle verdure, un vrai paradis terrestre aux dires des passagers, après les pays brûlés par le soleil qu'ils avaient côtoyés. Elle était légendairement réputée pour l'odeur de cannelle qui s'en dégageait des lieues à la ronde. À l'arrivée dans le port de Colombo, « le voyageur est ravi d'admiration à la vue du spectacle merveilleux qui se déroule sous ses yeux. C'est l'île qui semble pour lui surgir de l'océan, ce sont ses montagnes qui apparaissent couvertes de luxuriantes forêts, ce sont ses rives qui, jusqu'à ce qu'elles se perdent dans les ondulations des vagues, revêtent la parure d'un éternel printemps⁸ ». Les passagers y étaient traditionnellement accueillis par des indigènes qui s'approchaient à bord de pirogues à un balancier, pour proposer bijoux ou fruits frais. Comme à Port-Saïd, des enfants chantaient et se jetaient à l'eau pour repêcher les pièces de monnaie lancées du navire. Les bateaux, à l'époque, n'étaient pas à quai mais amarrés sur coffres (ill. 7). Alfred Baur décrira le port « bordé de cocotiers et de bungalows ». Quel contraste avec la douceur verdoyante de sa Suisse natale, de son village cossu au lointain clos de montagnes enneigées. À dix-neuf ans, il est soudainement plongé au cœur de l'Asie et éprouve certainement une grande émotion, accompagnée d'une infinie curiosité.

On peut penser qu'à peine débarqué le jeune Alfred Baur ait dû se rendre dans les bureaux de Volkart frères pour se présenter. On lui aura expliqué, ainsi qu'à tout nouvel arrivant, la conduite à tenir dans cette colonie de la Couronne britannique, et indiqué les lieux à fréquenter. Il devait s'intégrer dans la société coloniale en s'inscrivant dans des clubs et en participant à des invitations et excursions (ill. 8). Alfred Baur s'intéressera aux activités sportives, et en particulier au cricket dont il était un joueur passionné. Il suivra comme il se doit les courses de chevaux et sera membre du Rotary Club. Comme jeune employé, il faisait partie des six assistants commerciaux en poste à Colombo. Son salaire annuel initial était de 3 400 roupies, avec en promesse une hausse conséquente et une participation au bénéfice local net, gage de sa fidélité. Alfred Baur découvre la nouvelle ville où il va vivre : les grandes voies publiques, les hauts bâtiments peints en rouge, les magasins anglais, le quartier des Européens dont les bungalows sont nichés à l'ombre de grands arbres et disséminés le long de larges avenues, le faubourg élégant de Cinnamon Gardens avec le musée de Colombo, les maisons basses hollandaises, « des pièces d'eau peuplées de poissons de toutes couleurs sur lesquelles s'ébattaient des nuées de canards⁹ », et la ville indigène, Pettah, aux maisons serrées les unes contre les autres dans des rues étroites (ill. 9 à 11). La population locale est mélangée. Cinghalais, Tamouls, « Moors » ou Mahométans, Malais, Afghans, Persans et Indiens¹⁰. Les églises catholiques et anglicanes côtoient les mosquées, ainsi que les temples hindous et bouddhistes. Les déplacements se font à pied, en pousse-pousse « *djinrikscha*¹¹ », en tramway, en char à bancs tiré par des chevaux ou en charrette attelée de deux bœufs. Pour les Européens, la nature luxuriante et la beauté de la flore tropicale de Ceylan seront toujours une fête pour les yeux : les grands arbres fleuris, les palmiers, les bananiers, les cocotiers, les rizières en terrasses, la jungle et la forêt sauvage avec ses immenses arbres, ses lianes grimpantes qui forment un fouillis inextricable, les rivières, les chutes d'eau, les montagnes dont la cime se perd au loin dans les nuages, les villages enfouis parmi les cocotiers (ill. 12)...

ILL. 6
Le canal de Suez, 1923

ILL. 7
Le port de Colombo

ILL. 8
Alfred Baur avec des amis
à Ceylan, avant 1894
(premier rang, à gauche)

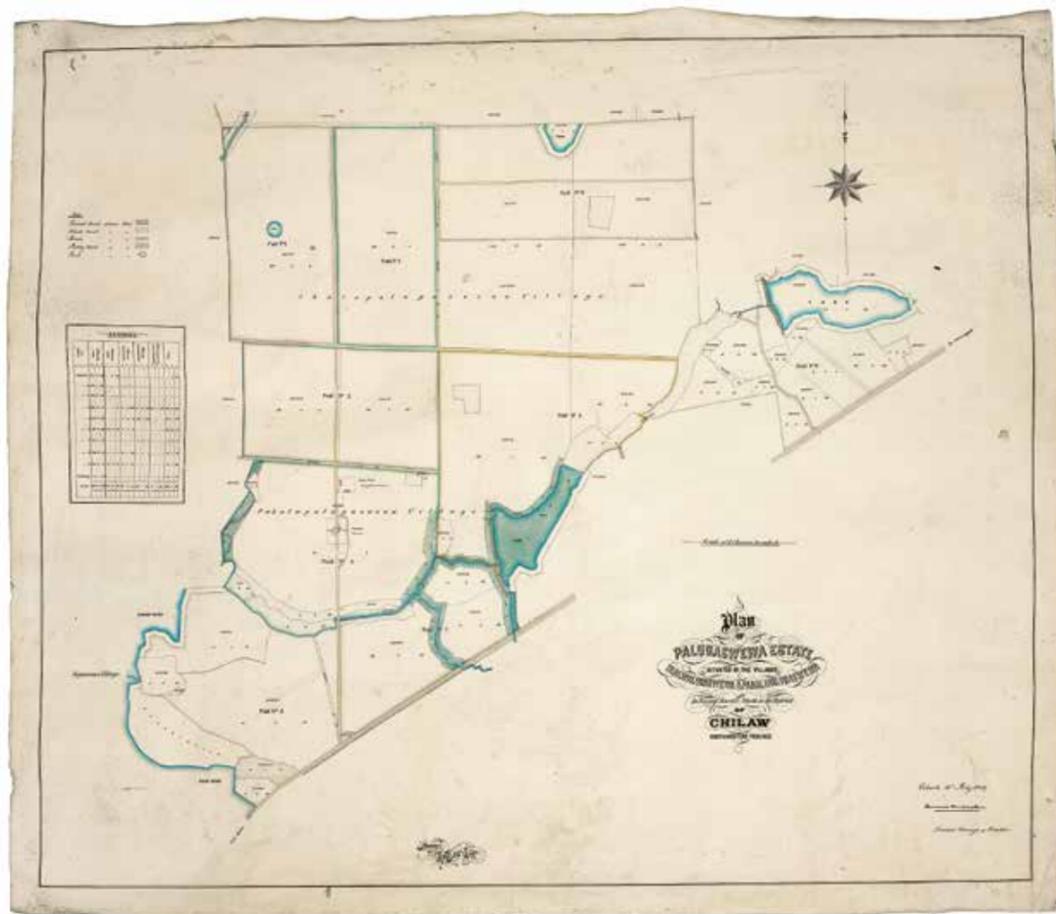
ILL. 9
York Street avec le Grand
Oriental Hotel et la Victoria
Arcade à Colombo,
vers 1900

ILL. 10
Les maisons hollandaises
dans le quartier du Fort,
Colombo, début xx^e siècle

ILL. 11
Le quartier de Pettah,
Colombo, début du xx^e siècle

ILL. 12
Un village cinghalais,
début du xx^e siècle





ILL. 13
Plan de la plantation de cocotiers de Palugaswewa, Chilaw, 15 mai 1909

Alfred Baur a certainement été séduit par « Ceylan la Belle¹² », son ancienne civilisation, sa culture et le parfum de l'aventure, car non seulement il y reste mais il acquiert en 1890 une grande étendue de jungle avec un réservoir d'eau, à Palugaswewa dans le district de Chilaw, dans les basses terres au nord de Colombo (ill. 13). Il ne semble pas craindre la malaria endémique et épidémique de cette province du Nord-Ouest. Issu d'une famille traditionnelle où le travail et la sobriété sont des vertus, le jeune assistant commercial a certainement travaillé dur et économisé avec rigueur pour pouvoir devenir propriétaire terrien à l'âge de vingt-six ans. En 1892, il est promu et reçoit le pouvoir de signature par délégation; il gagne alors 5 500 roupies par an, auxquelles s'ajoutent 6 % des bénéfices de la succursale. Le jeune pionnier s'occupe aussi de sa future plantation. Il supervise personnellement le défrichage et la plantation des cocotiers, malgré la grave épidémie de malaria qui touche la région en 1892 et 1893. Il se rend en malle-poste jusqu'à Chilaw, une journée de voyage, puis en charrette à bœufs jusqu'à Palugaswewa (ill. 14). Il est certain que son intérêt pour la terre et la culture lui venait de cette jeunesse passée à Andelfingen dans une famille d'agriculteurs.

Pourquoi Alfred Baur se lançait-il ainsi dans une aventure si originale pour un Européen ? C'était la fin de l'époque du « café roi » attaqué par la rouille (*Hemileiavastatrix*), et le début de celle du « thé reine ». Depuis que James Taylor avait planté les premières graines de théiers d'Assam en 1866, la culture s'était bien développée et la production dépassait déjà celle du café en 1888. La première cargaison de thé avait été envoyée sur le *Duke of Argyll* aux London Tea Auctions en 1877, et les premières enchères à Colombo avaient eu lieu le 30 juillet 1883. Quand Alfred Baur achète Palugaswewa, Thomas J. Lipton venait tout juste de faire un voyage à Ceylan. Il se préparait à acquérir des plantations et entrer dans le commerce du thé. Alors que l'avenir semblait être dans cette culture, le jeune Suisse semble aller à contre-courant. Certains expatriés ont dû penser qu'il avait autant de courage et d'enthousiasme



ILL. 14
Alfred Baur à Palugaswewa, 1939

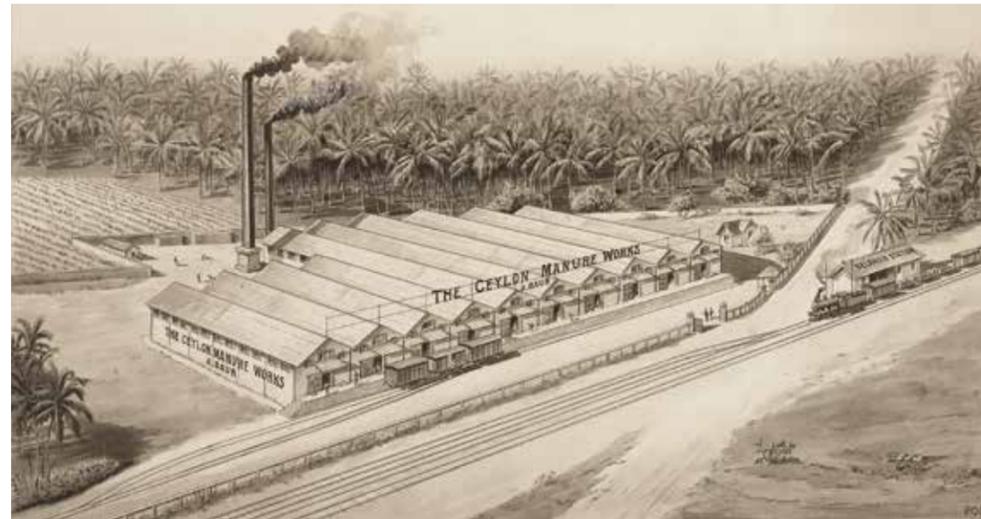


ILL. 15
Le canal hollandais et les bateaux de transports *padda*

que de folie ! Alfred Baur, en homme de la terre, avait simplement regardé avec attention la vie locale et suivi les adages populaires prétendant que le cocotier était « l'arbre de vie », et qu'il était plus sûr d'investir dans les cocotiers que dans les banques ! Peut-être avait-il lu Robert Knox qui observait déjà au XVII^e siècle que les Cinghalais, grâce à ces arbres, étaient pourvus de tout ce dont ils avaient besoin¹³. Le cocotier joue en effet un rôle majeur dans la vie des habitants de Ceylan, car chaque partie de l'arbre est utilisable. On tire une liqueur – l'arrack – de sa sève distillée, mais aussi du vinaigre et du sucre. Le lait extrait de la noix de coco jeune est une boisson rafraîchissante. Les feuilles servent à la fabrication de toitures, de nattes, de paniers, de torches et de balais. Elles sont également utilisées comme combustible ou comme fourrage pour le bétail. L'huile, qui a des vertus médicinales, sert à confectionner du savon, des bougies, des onguents pour les cheveux. Avec le coir, on fabrique des cordes, des filets de pêche, des matelas, des brosses, des paillassons, de l'étoupe... Peu d'Européens s'étaient intéressés à ces plantations. Elles étaient plutôt du ressort de l'élite cinghalaise qui avait commencé à investir dès les années 1860. Alfred Baur ne se trompait pas en choisissant Palugaswewa, car c'était précisément dans la région de Chilaw que se développait cette culture. Le délégué au recensement de 1891 notait dans son rapport « l'introduction de capitaux des districts de Colombo et Negombo et une culture de cocotiers, couronnée de succès », qui contribuaient à la prospérité de la région¹⁴. Si le gouvernement britannique développait les infrastructures dans les régions de culture du thé avec des routes et des lignes de chemin de fer, il n'en était rien pour les provinces du Nord-Ouest. Pour transporter ses récoltes vers la capitale, Alfred Baur se servira du « canal hollandais » qui allait de Colombo à Chilaw, toujours en service à l'époque, et de bateaux *padda*, moyen de transport local (ill. 15). Il installera son propre quai de chargement sur une petite propriété, appelée Lunuoya, non loin de l'entrée principale de la plantation. Ses vacances au pays en 1894 sont déterminantes pour sa vie. Son père, Johannes, lui prête l'argent nécessaire à la réalisation de ses projets, tout en restant sceptique sur la suite des événements... Et le jeune homme rencontre une jeune veuve, Eugénie Brunner, née Duret, à Loèche-les-Bains (Leukerbad), dans les Alpes valaisannes. Il l'épouse le 16 septembre 1894 et rentre avec elle à Colombo, confiant dans l'avenir.

L'INDUSTRIEL PIONNIER

Après avoir travaillé onze ans chez Volkart, Alfred Baur est engagé en 1895 comme directeur par la maison Marinitsch. Il s'y initie aux secteurs de la production et de l'exportation du thé, ainsi qu'à la diversification des activités, car cette entreprise sert également d'agent pour plusieurs compagnies. Entre-temps, il expérimente sur sa plantation un mélange d'engrais organiques de sa composition, à base principalement d'os bouillis et

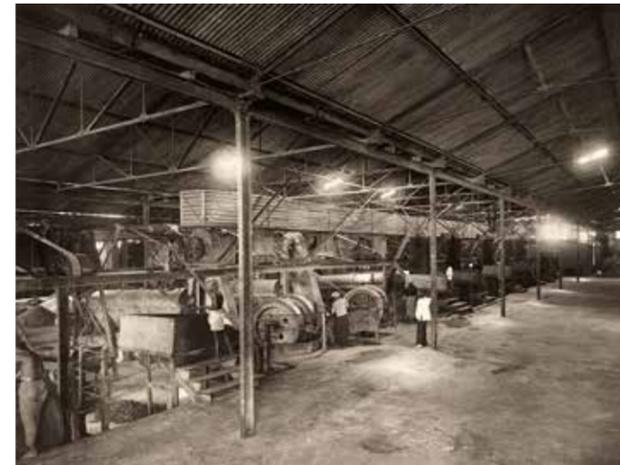
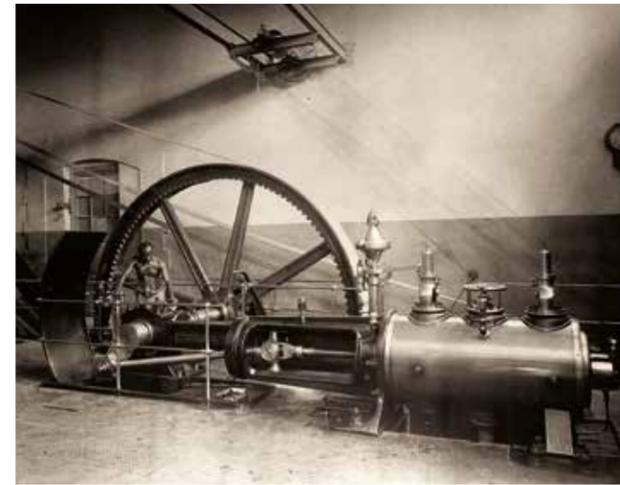


concessés. L'intérêt pour la fumure des terres s'était développé depuis le début du XIX^e siècle à Ceylan. Alfred Baur en suivait l'évolution d'autant plus près qu'il était un ami de John Ferguson, l'éditeur du *Ceylan Observer*, qui avait lancé en 1881 la publication mensuelle *Tropical Agriculturist*, ainsi que de John Hughes du Royal Agricultural College qui venait régulièrement à Colombo en consultation. L'engrais traditionnellement utilisé était le fumier provenant du bétail ; Alfred Baur avait d'ailleurs installé des troupeaux de buffles et de moutons sur sa plantation. Étaient également utilisés comme amendements, les os, le poonac (un résidu de l'industrie de l'huile de coco), la boue de sel des lagons, la chaux, le charbon et du guano importé. Le premier directeur en résidence à la plantation en 1898 était un Cinghalais, Nicholas Perera, qui, après une absence de sept années, y repréleva sans interruption de 1908 à 1921.

Les résultats obtenus sur sa plantation ayant de plus en plus d'échos, Alfred Baur décide d'exploiter lui-même ses découvertes en fondant sa propre maison à l'enseigne de « A. Baur, The Ceylon Manure Works », le 29 novembre 1897, et en commercialisant son engrais « Baur's Special Coconut Manure » (ill. 16). Après sa formation, il savait qu'il possédait le savoir et l'expérience indispensables pour mener à bien son entreprise. Il n'hésite d'ailleurs pas à donner son avis dans l'*Observer* le 20 décembre 1897 quand un journaliste lui demande un entretien, ou à participer à la revue *Tropical Agriculturist*. Sa fabrique d'engrais se situait dans le quartier marchand de la ville indigène de Pettah à Vauxhall Street, puis à Cramer's Lane près de San Sebastian Street, et les bureaux au 16A, Baillie Street et ensuite au 5, Prince Street, dans l'immeuble de l'agence des Messageries maritimes. Dès le 18 janvier 1898, il propose dans un prospectus pour tout achat d'engrais – déjà très diversifiés – des analyses de sol gratuites, faites par « Mr John Hughes, 79, Mark Lane, London, E.C. », avec en plus, des recommandations pour les amendements requis. Alfred Baur fait non seulement preuve de perspicacité, mais aussi d'une remarquable compréhension du devenir de l'industrie chimique. Il rejoint en 1899 la prestigieuse chambre de commerce de Ceylan et diversifie sa production d'engrais. D'un atelier mécanisé où des ouvrières mélangeaient encore les ingrédients au pilon, l'entreprise passera à partir de 1901 à une usine de production industrielle, entièrement construite en briques et en fer, qui est devenue florissante et n'a pas cessé son activité depuis (ill. 17). Alfred Baur avait acheté un site spacieux à Kelaniya, particulièrement bien situé près de la gare ferroviaire de la ligne principale Colombo-Kandy. En homme d'affaires visionnaire et avisé, il fait construire à l'intérieur du périmètre la première voie ferrée privée, facilitant l'importation depuis le port de Colombo des produits nécessaires à la fabrication, ainsi que l'expédition directe des engrais finis de Kelaniya aux plantations de thé au centre du pays. Jusqu'en 1931, son commerce, le premier dans son genre, s'occupera exclusivement des amendements pour les planteurs et les agriculteurs. Pour renforcer sa position, il engage comme conseiller scientifique le Dr Bachofen de Bâle, qui était chimiste pour l'agriculture et expert en analyse de sols et de plantes. Un laboratoire est installé et l'entreprise peut ainsi proposer directement des

ILL. 16
Publicité pour Ceylon Manure Works, A. Baur, Colombo

ILL. 17
L'usine de Ceylon Manure Works, A. Baur, à Kelaniya, avec le laboratoire d'analyse, la voie de chemin de fer privée et la gare. Aquarelle à l'encre



ILL. 18
Machine à vapeur, usine de Kelaniya

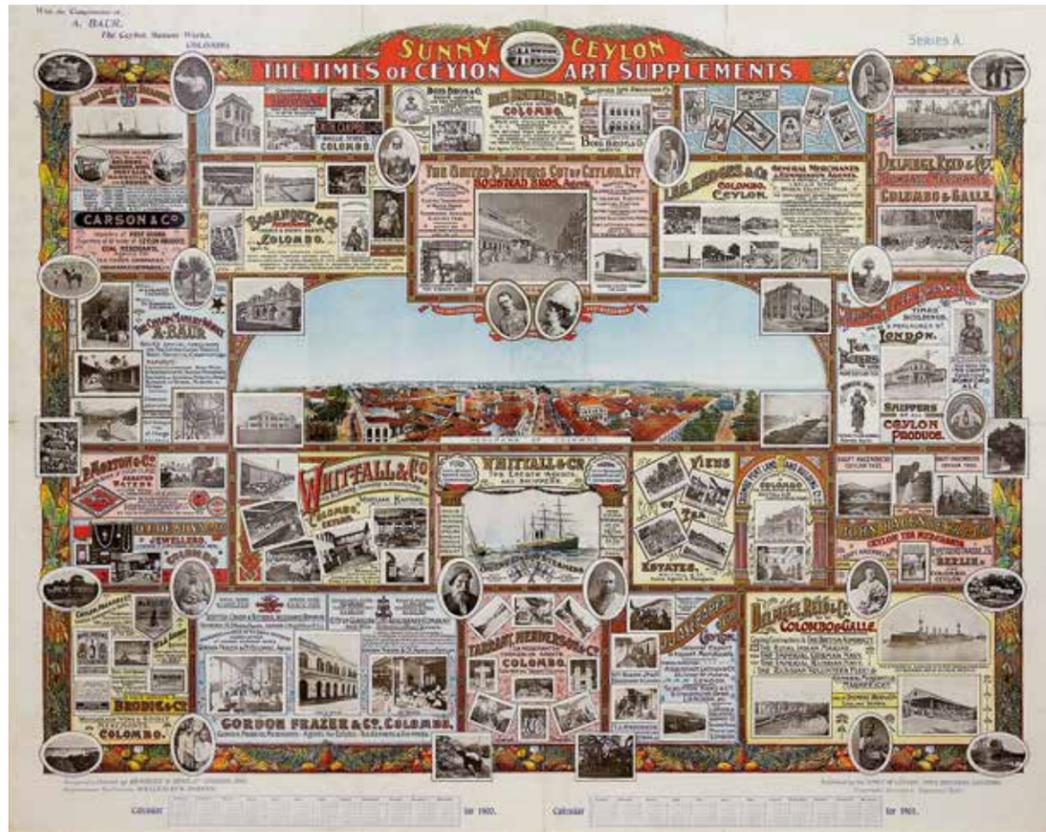
ILL. 19
Intérieur de l'usine avec les broyeurs à l'arrière-plan, Kelaniya

ILL. 20
Intérieur de l'usine, Kelaniya

ILL. 21
Le hangar des stocks, Kelaniya

analyses de terre et conseiller les engrais les mieux adaptés dans les meilleurs délais : une stratégie commerciale innovante qui portera vite ses fruits, et que d'autres firmes copieront. Le Dr Bachofen analysera toutes les parties du cocotier, de la racine à la pointe des palmes et son rapport, publié dans *Tropical Agriculturist*, sera cité pendant des décennies dans les journaux spécialisés. La manufacture de Kelaniya est équipée des appareils les plus modernes dont la force motrice est générée par une machine à vapeur de 200 chevaux (ill. 18 à 20). Elle emploie trois cents personnes en 1907. Les stocks sont toujours bien fournis et toute demande spéciale peut être immédiatement satisfaite (ill. 21). Avec son sens aigu du progrès et sa vision à long terme, Alfred Baur comprend et utilise largement la publicité dans les journaux pour se faire connaître. Dès 1898, il réserve la couverture du *Ferguson's Directory* et publie en 1900 un important *Art Supplement* dans le *Times of Ceylon* (ill. 22).

Chef d'entreprise hors norme, Alfred Baur était néanmoins soucieux de ses devoirs sociaux. Il aide financièrement les associations caritatives locales, dont la maison de retraite Home for Elders, maintenue par l'Église, pour laquelle il contribue à l'édification d'un nouveau bâtiment ouvert le 23 janvier 1903. Il sera de même toujours soucieux d'améliorer les conditions de vie de ses employés cinghalais et toujours reconnaissant envers ceux qui l'auront servi fidèlement. Il leur construit des maisons solides sur ses propriétés, des dispensaires et innove en donnant des pensions aux veuves de ses employés ou en octroyant des prêts sans intérêt pour aider les familles. Il soutiendra aussi par des dons très généreux les organismes de bienfaisance britanniques pendant les deux guerres mondiales. Il offrira d'ailleurs aux armées suisses 10 000 livres de thé à chacune de ces guerres. Bien qu'agréablement installé dans une belle maison de Darley Road (ill. 23), dans le quartier alors résidentiel de Maradana, le couple Baur quitte Colombo en 1906



ILL. 22
Art Supplement du *Times of Ceylon* avec les compliments d'A. Baur, The Ceylon Manure Works, Colombo, 1900

pour s'installer à Genève, d'où Eugénie Baur était originaire. La direction de l'usine est confiée à J. Hamming, assisté de T. E. Wagner. En 1907, «A. Baur, The Ceylon Manure Works» apparaît dans le très beau livre écrit par Arnold Wright, *Twentieth Century Impressions of Ceylon* qui contient les portraits des membres importants de la société civile et des entreprises locales.

L'ENTREPRENEUR

Alfred Baur continue de Suisse – par le truchement de directeurs qu'il choisira toujours lui-même – à diriger et développer sa manufacture d'engrais ainsi que la plantation de Palugaswewa. Il se rend aussi régulièrement à Ceylan pour plusieurs mois. Les communications télégraphiques bien développées lui permettent de réagir à n'importe quelle situation et d'envoyer immédiatement ses recommandations ou ses ordres par télégramme. Autrement, le travail bien supervisé et organisé continue sereinement, à l'exception des jours de courrier où règne une certaine effervescence. En 1911, le délégué en charge du recensement relève la présence de capitaux européens investis dans les cocotiers à Chilaw. De 484 acres en 1898, la plantation de Palugaswewa était en effet passée à 800 acres en 1910, puis à 1460 en 1935, après plusieurs agrandissements successifs. Cette propriété modèle était célèbre pour son excellente production de coco, 6 900 473 fruits en 1937-1938, et la qualité de son coprah blanc, principalement exporté en Inde (ill. 24 et 30). Elle deviendra la plus grande plantation de cocotiers d'Asie. À partir des années 1920, Alfred Baur commence à étendre ses activités. Il se lance en 1928 dans le secteur alimentaire pour le bétail, mais l'expérience n'étant pas concluante, il l'interrompt très vite. Celle de l'importation de bois, principalement du teck de Birmanie et de Thaïlande, se révélera plus fructueuse, mais devra s'interrompre lors de la seconde guerre mondiale. La forte concurrence mettra un terme à cette activité dans les années 1950. En 1928, la compagnie prend le nom de «A. Baur & Co.». Alfred Baur agrandit le

ILL. 23
La maison d'Alfred et Eugénie Baur à Darley Road, Colombo



site de Kelaniya et acquiert diverses propriétés : un terrain dans le secteur de Grandpass où il installera en 1948 une fabrique d'huile et de poonac, la propriété de Bagatelle Road dans le quartier de Kollupitiya, et celle de Redmills à Kelaniya près de l'usine.

Avec la dépression des années 1930, la situation économique devient difficile à Ceylan pour les planteurs de thé et de caoutchouc dont certains font faillite. Homme d'action, Alfred Baur ne se laisse pas intimider par la mauvaise conjoncture et achète le 1^{er} mars 1932 une première plantation de thé de 358 acres, Kinellan Estate, à Ella, dans la province d'Uva, réputée pour la qualité de ses thés (ill. 25 et 26). Il la fait prospérer et double la taille de l'usine. En 1935, il acquiert les 303 acres de Clarendon Estate à Nanu Oya, district de Nuwara Eliya, laissés à l'abandon par leur propriétaire. Les théiers avaient formé une véritable forêt d'arbres, et les membres de l'Institut de recherche pour le thé eux-mêmes étaient sceptiques quant à la réussite de l'opération de sauvetage lancée par l'entrepreneur suisse. L'opération dura deux ans, et le 7 octobre 1936 la plantation était inaugurée avec une nouvelle usine, qui sera la première électrifiée de l'île (ill. 27 et 28) ! «D'une région de porcs sauvages, Clarendon Estate a de nouveau été placée sur la carte des plantations de thé. La transformation est incroyable», écrira un journaliste du *Times of Ceylon*. Agrandie de 171 acres et devenue une plantation modèle, Clarendon Estate fournit un thé de qualité supérieure. Grâce à sa situation à 6 240 pieds d'altitude, le thé de la région de Nuwara Eliya était en effet réputé être pour les thés de Ceylan ce que le champagne est aux vins français ! En 1938, Alfred Baur achète une part d'Uva Ben Head Estate à Welimada dans le district de Badulla (Uva). La même année, le 22 mars, «A. Baur & Co.» et «The Ceylon Manure Works» deviennent «A. Baur & Co. Ltd.», une société à responsabilité limitée, avec son fondateur comme président à vie. Y est incorporée la propriété récemment acquise dans le Fort, un quartier de la ville où il veut faire construire les bureaux de la compagnie. Accomplis le 26 avril 1941, ces derniers seront inaugurés le 7 octobre de la même année. En 1943, bien que la guerre ralentisse ses activités, Alfred Baur acquiert une nouvelle plantation de thé, Chelsea Tea Estate, 591 acres, près de Bandarawela (Uva) (ill. 29). Après la guerre, «A. Baur & Co. Ltd.» se diversifie en faisant de l'import de produits agrochimiques et pharmaceutiques, ainsi que leur distribution locale.

Parti à Ceylan comme jeune employé, Alfred Baur sut – par sa rigueur, son esprit de décision et sa persévérance – devenir un chef d'industrie hors norme et constituer une véritable fortune. Ses années d'expérience chez Volkart lui avaient appris que la réputation d'une société était cruciale pour son développement commercial en Asie et qu'il



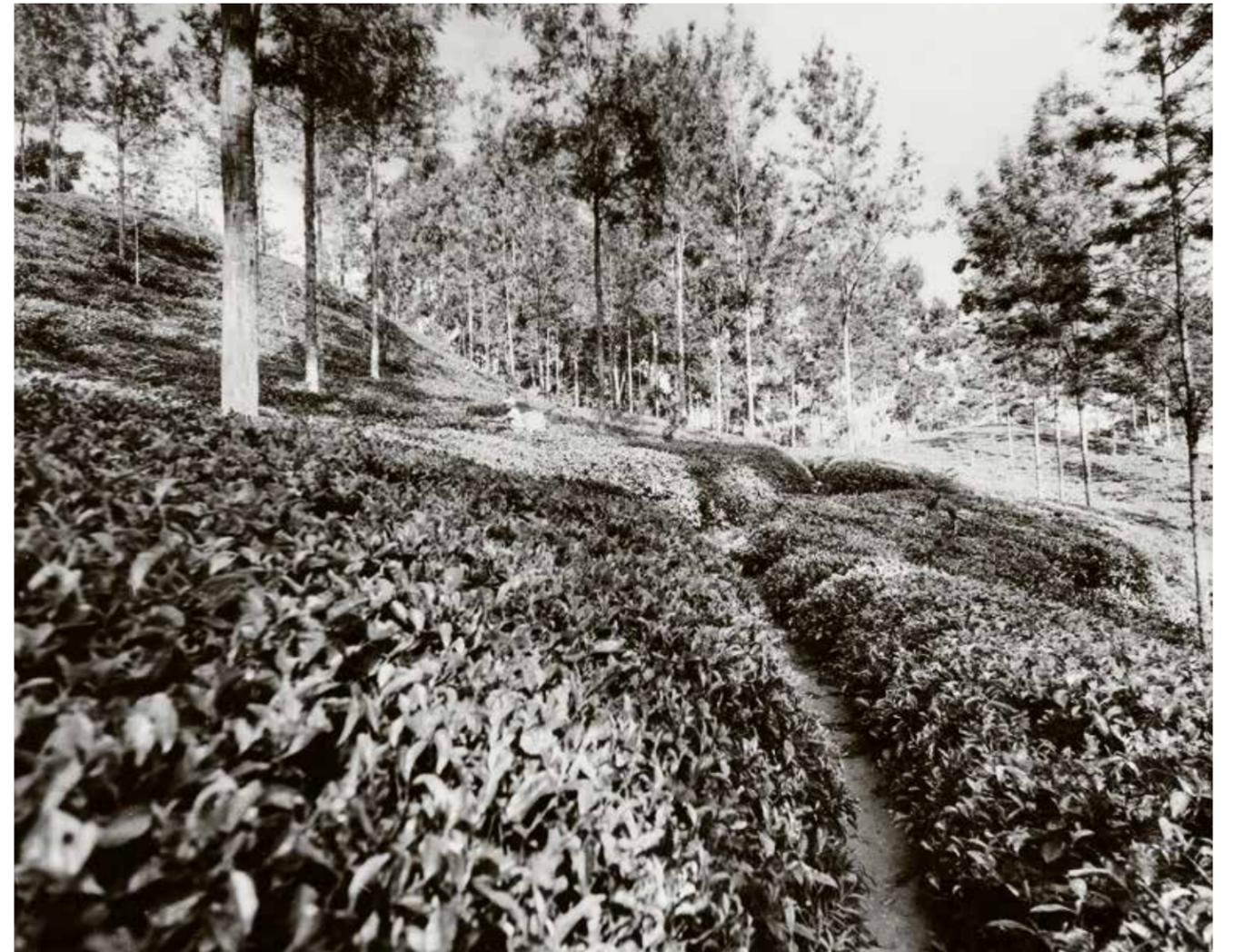
devait intégrer ses activités dans l'économie locale. Par son intégrité ainsi que son excellente gestion, soutenue par une solide organisation, Alfred Baur avait acquis honneur et respectabilité dans le monde des affaires à Ceylan. Il avait su créer une compagnie qui avait – et conserve de nos jours – une image de probité, de grande fiabilité et des réseaux commerciaux très efficaces. Quelques années après son installation à Genève, Alfred Baur acquiert en 1915 sur la commune de Pregny, à quelques kilomètres de Genève, le château et le domaine de 28 hectares de Tournay rendus célèbres par les démêlés entre Charles de Brosses (1709–1777), comte de Tournay, seigneur de Pregny et de Chambes, dit « le président de Brosses », et son locataire à vie Voltaire (1694–1778). C'est dans la villa qu'il y fait construire qu'il installera ses célèbres collections d'art japonais et chinois.

ILL. 24
La récolte à la plantation
de Palugaswewa

ILL. 25
La plantation de thé Kinellan
Estate, Ella

ILL. 26
L'usine à thé de Kinellan
Estate, Ella

ILL. 27
La plantation de thé
Clarendon Estate, Nanu Oya





ILL. 28
L'usine à thé de Clarendon
Estate, Nanu Oya

ILL. 29
La plantation de thé Chelsea
Estate, Uva

ILL. 30
La plantation de
Palugaswewa, Chilaw

